

d'hommes; le reste fut massacré. La ville se racheta du pillage en payant une contribution de deux cent mille pièces d'or, mais trente mille hommes d'arts et de métiers durent quitter leurs foyers, s'en aller à Karakoroum, en Chine, en Sibérie, travailler pour le compte de l'Empereur Inflexible, de ses princes et de ses grands. C'est le commencement du système mongol, du recrutement à outrance, de la mainmise sur les ouvriers d'art, de la confiscation des industries au profit de la grande nation. Par leurs brutales réquisitions d'hommes, les Mongols renouvelèrent l'art, ouvrirent des voies nouvelles à l'imagination : « La Chine leur dut le précieux bienfait d'être mise en rapports avec les civilisations occidentales et de participer pendant tout un siècle (1260-1368) au vaste mouvement d'échanges qu'ils entretenaient sur tout le monde civilisé... En Chine, comme partout ailleurs où ils s'établirent, les Mongols provoquèrent une grande révolution morale en faisant naître des rapports entre des peuples jusqu'alors inconnus les uns aux autres ¹. »

On était aux derniers jours d'avril 1220; les opérations effectives avaient commencé en novembre 1219; les places du Syr étaient tombées, les unes après les autres, malgré une résistance opiniâtre, en particulier à Otrar, où Gaïr Khan savait qu'on ne lui ferait pas de quartier, et au château de Khodjend, où l'héroïque et chevaleresque Timour Melik tint bon jusqu'au dernier homme. La légende musulmane le montre partant sur une barque, tranchant d'un coup de hache une chaîne qui barrait le fleuve à Benaket, et traversant le désert tout seul pour aller rejoindre son noble compagnon Djelal Ed-Dine à Ourguendj; il est extraordinaire que Nessavi n'en parle pas, à moins qu'il ne soit le même

1. Paléologue, *l'Art chinois*, 70-71.

personnage que Inandj Koutlouk Oloug-Melka (ce sont les titres de Nacir Ed-Dine, vizir de Djelal Ed-Dine).

En cinq mois, sans une seule bataille rangée, après deux gros combats sous Bokhara et Samarkande, contre cent mille hommes, au moins, mal commandés, mal organisés, mais très braves, les Mongols avaient conquis le Turkestan, la Fergana et la Transoxiane; leurs quatre armées se rejoignaient tranquillement sous Samarkande, avec une telle assurance que le Tchinghiz Khan renvoya les contingents oïgour, toujours favorisés, dans leurs bourgs et dans leurs villages, et qu'il forma un détachement de vingt-cinq mille hommes, réduisant ainsi son armée d'opérations de trente-cinq mille hommes, quand le Khorassan et le Kharezm restaient à conquérir. Il est vrai qu'il avait derrière lui une réserve de recrutement inépuisable, tout le pays turc oriental, et que le détachement de vingt-cinq mille hommes allait préparer la besogne à tout le monde; c'étaient Djébé et Souboutaï qui le commandaient.

Je ne connais rien, dans l'histoire militaire, qu'on puisse comparer à cette fantastique chevauchée des vingt-cinq mille, depuis Samarkande jusqu'à Théodosie et au Don. C'est la plus extraordinaire folie qu'on ait jamais faite à la guerre, une extravagance savante, un roman mathématiquement calculé, une absurdité raisonnable. Fourriers de la grande conquête, ils couraient au galop, marquant le logement des armées qui mirent quinze années à les suivre. Les Persans, les Turcs d'Azerbaïdjan, les Arméniens, les Géorgiens, les Circassiens, les Alains, les Turcs du Kiptchak, les Vénitiens de Crimée, les Russes, les Bulgares, les Bachkirs de la *Magna Hungaria* virent passer, dans un tourbillon de poussière, l'Étendard mongol, infaillible, toujours victorieux; il fallut encore de rudes efforts pour dompter cette foule de nations, mais ce fut en dehors de la route sur laquelle Djébé et

Souboutaï avaient marqué les étapes de la conquête. Sur la piste même de leur chemin, après leur passage, personne n'osa plus regarder en face le drapeau mongol.

Le compagnon de Djelal Ed-Dine, le fanatique patriote qui a chouanné jusqu'au bout contre le « Maudit », comme il l'appelle, Nessavi lui-même ne peut retenir un cri d'admiration :

« Avez-vous jamais ouï dire qu'une bande partie du point où le soleil se lève ait parcouru la terre jusqu'aux portes Caspiennes, traversant le pays de Kiptchak, portant le ravage au milieu de ses peuples, semant la mort sur son passage? Point de terres qu'elle n'ait foulées sans les piller; point de villes qu'elle n'ait rencontrées sans les détruire. Puis retournant vers son maître en suivant la route du Kharezm, malgré cet immense circuit revenant saine et sauve, les mains chargées de butin, après avoir passé au fil du glaive tous les habitants! Et tout cela en moins de deux ans¹ »

Les instructions de Djébé portaient de serrer de près Sultan Mehemed, de lui couper le chemin du Kharezm, de l'acculer, et de le prendre, mort ou vif. Djamouka, Tokta Begui, Guchlug, avaient appris au Tchinghiz Khan ce que pouvait un ennemi, tant qu'on ne le tenait pas; d'ailleurs, le Sultan était le souverain légitime; lui vivant, le méliculeux Témoudjine ne se croyait pas en règle pour gouverner ses États. D'autre part, la conquête du Khorassan, du Kohistan, du Kharezm, restaient à faire, celle de la Transoxiane à organiser; on ne savait pas ce qu'était devenu Djelal Ed-Dine; il fallait surveiller les avenues de Gazna, d'Afghanistan, par où un retour offensif était à craindre; enfin, on devait, par-

1. Nessavi, p. 76. — M. Houdas traduit par « horde » le mot arabe *tayifé*, que je traduis par « bande »; les Turcs et les Iraniens emploient fréquemment *tayifé* dans le sens de bande: on dit par exemple: *Koul tayifési*, « le corps des Janissaires »; *Balyktehy tayifési*, « un équipage de pêche ».

dessus tout, garder les communications avec le Nan-Lou, le Pé-Lou, le pays mongol et la Chine où Moukhoulé était engagé. Pour toutes ces raisons, le Tchinghiz Khan établit son Ordou, « quartier général et impérial », à la fois camp militaire et siège des bureaux et du gouvernement, dans la résidence d'été du sultan Mehemed, un peu au sud de Samarkande, entre la ville et les montagnes; belles prairies, verdoyants pâturages, eaux courantes, chasses superbes; Bâber appelle ce pays *Kan i Gul*, « la Mine de roses ». C'est de là que partit Djébé, avec Souboutaï en sous-ordre, et Tougatchar Koungrad — deux corps réguliers, un auxiliaire, vingt-cinq mille hommes en tout — pour en finir avec le Sultan. La place de Termiz leur barraît le passage de l'Amou Darya¹; ils franchirent le fleuve en aval, sur des traîlles qu'ils improvisèrent. Sur la rive gauche, ils se séparèrent, par prudence, pour se flanquer l'un l'autre contre un retour offensif de Djelal Ed-Dine, qui pouvait venir du nord ou du sud, et pour couvrir plus de terrain, prendre plus de renseignements et nourrir plus facilement leurs chevaux, sur deux pistes à fourrage que sur une seule. Ils intimidèrent Merv, la grande ville, emportèrent Zaveh au passage, insultèrent Thous, l'ancienne Suze; à Nichapour, ils se réunirent; le Sultan y avait laissé grosse garnison; de suite, à la course, ils donnèrent l'assaut; Tougatchar y fut tué, sans prendre la place; mais l'assaut avait été si furieux, que personne de la garnison n'osa plus sortir des murailles². Ils se séparèrent encore, Djébé filant par le nord, Souboutaï par le sud; devant Rayi, le Téhéran actuel, ils se rejoignirent, sûrs que le Sultan n'avait pu se sauver du côté du Caucase ou de Bagdad, et qu'il devait être au nord; alors, tenant la piste, ils coururent

1. Les Mongols ne prirent Termiz que cinq mois plus tard, après dix jours de siège.

2. Les Mongols, sous Toulouï, ne prirent Nichapour qu'un an après.

ensemble jusqu'à la Caspienne, « la Mer des Corbeaux »¹, comme l'appelaient, douze cents ans avant eux, leurs ancêtres les reîtres turcs du Chinois Pan-tchao. C'est là qu'ils le laissèrent, mort, dans l'îlot d'Abeskoun, proche l'embouchure de la Gourgane; on venait de l'enterrer, si dénué de tout qu'il ne se trouva même pas un linceul pour l'envelopper; un de ses fidèles donna sa chemise; ses dernières paroles furent de piété: « Nous appartenons à Dieu, et nous retournons vers lui. » Nessavi vieilli, « le cœur ulcéré, l'esprit affaibli et malade² », a écrit un tableau saisissant de cette fin tragique; les Mongols serraient le Sultan de si près qu'il eut tout juste le temps de s'embarquer. « Des flèches lancées par les Tatars tombèrent dans la barque et un certain nombre de ces maudits se noya en poursuivant avec acharnement le Sultan pour s'en emparer... Plusieurs personnes qui se trouvaient avec lui dans la barque m'ont fait le récit suivant: Nous conduisions l'embarcation tandis que le Sultan, qui souffrait d'une fluxion de poitrine au point de désespérer de son retour à la santé, se tenait étendu et montrait la plus grande affliction: « De toutes ces régions de la terre dont j'ai été le souverain maître, disait-il, il ne m'en reste pas même deux coudées pour y creuser ma fosse et en faire ma tombe! » Dans l'île, le fils du Batailleur eut des joies d'enfant et des caprices de malade: « Sa maladie allait toujours croissant. Des gens du Mazanderan venaient chaque jour lui apporter à manger et tout ce qu'il désirait. Un jour il dit: « Je voudrais bien avoir un cheval qui brouterait près de cette tente... » Or, avant ces derniers événements, le grand écuyer du Sultan avait rassemblé dans les écuries royales trente mille chevaux, et disait: « Je n'en ai sous ma direction que trente mille, mais si je le voulais, j'en aurais soixante mille sans avoir à débours

1. Voir plus haut, p. 52.

2. Nessavi, p. 7.

ni un dinar, ni un dirhem. Il me suffirait pour cela d'en demander un à chacun des palefreniers des haras du Sultan, répandus dans le pays, et le chiffre se monterait à plus de trente mille. »

Jusqu'à la fin ce mourant, ce fugitif, ce banni, se comporta en grand roi, tenant sa cour et distribuant les grâces. « A tous ceux qui, durant ces derniers jours, lui apportèrent à manger ou autre chose, le Sultan délivra des décrets les nommant à une situation ou leur assignant une importante concession. Souvent même la personne était obligée de rédiger elle-même le décret, car le Sultan n'avait plus auprès de lui de secrétaire pour libeller ces décisions prises dans l'île, et qui toutes, d'ailleurs, étaient soumises à l'approbation de Djelal Ed-Dine. Quand ces décrets furent présentés à Djelal Ed-Dine lors de son arrivée au pouvoir, il les contresigna tous. En outre, lorsque ceux qui avaient reçu un sabre ou un foulard du Sultan comme gage d'une concession ou d'un emploi les présentèrent à Djelal Ed-Dine, celui-ci baisa ces objets et confirma les engagements dont ils étaient l'indice, en signant les nominations qui lui avaient été indiquées.... Lorsque la mort vint frapper le Sultan dans l'île et qu'il dut payer à Dieu l'échéance de sa vie, son corps fut lavé par les soins des principaux personnages de sa suite, Chems Ed-Dine Mahmoud le *tchaouich* (huissier du palais, ministre de la police), et par Mokarrib Ed-Dine (surintendant des surintendants, chef des valets de la chambre). Comme on ne trouvait pas de quoi ensevelir le corps, Chems Ed-Dine donna sa chemise pour servir de linceul. Le Sultan fut enterré dans l'île en l'année 617 (8 mars 1220-25 février 1221)¹. »

Nessavi affirme qu'avant de mourir, le Kharezmi Chah avait expressément désigné et fait reconnaître par les assistants

1. Nessavi, p. 79 à 81.

Djelal Ed-Dine pour son successeur. Il lui fait dire : « Notre ennemi tient l'empire dans ses griffes et le déchire à belles dents. Nul autre que mon fils Meungberdi ne saurait me venger et effacer cet affront. Je l'institue mon successeur ¹. » Avant d'aller mourir dans Abeskoun, le fils du Batailleur avait tenté un simulacre de résistance, sur le pré de Devlet Abad, où il eut son cheval tué sous lui; sa mère, Turkane Khatoun, avec ses petits-enfants, fuyant d'Ourguendj, alla se cacher au château d'Ilal, se croyant oubliée; le trésor suivit une autre route, fut dissimulé dans le petit château d'Erdeline, près de Bistam en Tabaristan; mais Djébé n'était pas homme à s'égarer sur une fausse piste; il fit bloquer les deux châteaux, et quand les gardiens du trésor, effarés, quand la grande Khatoun, affolée, demandèrent miséricorde, il retourna les prendre. Dans cette méthodique armée mongole, on ne négligeait rien; Nessavi raconte qu'avant d'expédier les caisses du trésor au Tchinghiz Khan, Djébé fit venir le trésorier, et sceller minutieusement les coffres par-devant témoins.

La mission accomplie, après cette course furieuse, il fallait se ravitailler, et demander de nouvelles instructions. Avec les nouvelles, le trésor, les prisonniers de marque, on envoya au Tchinghiz Khan un beau rapport et un projet soumis à son approbation; les Chinois parlent du projet, et l'attribuent à Souboutaï. « Il demanda la faveur d'être autorisé à conquérir la contrée des Kiptchak ². » En attendant la réponse, lui et Djébé conquièrent la Perse du Nord et l'Azerbaïdjane, pour vivre plus à l'aise sur le pays, garnir leurs troupes, et les tenir en haleine. Rayi, Koum, Hamadan — l'ancienne Ecbatane, — Kazvin l'illustre, Zendjan, furent

1. Nessavi, p. 94.

2. Biographie de Souboutaï, dans le *Yuan-Shi*, d'après Bretschneider, p. 70.

emportées en courant. A Tebriz régnait l'atabek Euzbeg, un Turc, un cousin, un frère égaré; Djébé et Souboutaï lui démontrèrent sa félicité, l'honneur et la joie qu'il devait éprouver à rentrer dans la grande patrie, dans la glorieuse nation mongole, et firent de sa province leur vache à lait; la ville paya trois fois réquisitions en un an; le pauvre Euzbeg se sauva en Caucasic, à Nakhdjévan; rébellion, désertion, abandon de son poste! Un détachement mongol accourut à Tebriz qui dut se racheter du pillage. Sur ces entrefaites la réponse du Tchinghiz Khan arriva; le mémoire était approuvé; puisqu'il y avait des Turcs dans ces quartiers, carte blanche pour aller de l'avant aussi loin qu'il s'en trouverait, pour donner à ces braves gens le bienfait de la nationalité mongole, et au besoin, pour le leur imposer, s'ils se montraient ingrats envers leur Père et Mère, l'Empereur par la Force du Ciel. Les troupes étaient ravitaillées, prêtes, les chevaux refaits. En avant! Dans cette même année où ils étaient partis de Samarkande, Djébé et Souboutaï arrivèrent à Tiflis. Le prêtre arménien Guiragos (Cyriaque) qui vit l'arrivée, et qui plus tard, lors de l'occupation définitive du pays, eut le désagréable honneur de servir un capitaine mongol en qualité de secrétaire réquisitionné, raconte la stupéfaction des bonnes gens, devant cette foudroyante invasion ¹. « En l'année 669 de l'Ère arménienne (26 janvier 1220 — 24 janvier 1221), tandis que les Géorgiens étaient fiers de la victoire qu'ils avaient remportée sur les Dadjigs ², auxquels ils avaient enlevé nombre de provinces arméniennes, voilà que tout à coup, à l'improviste, un corps considérable d'une nombreuse armée, parfaitement équipé, se précipita comme

1. Les extraits qui suivent sont empruntés à Guiragos. On trouvera le texte complet dans le *Journal asiatique*, v^e série, t. II.

2. Les musulmans de Perse; c'est le même nom que les Turcs donnent aux Iraniens : Tadjik.

un torrent par la porte de Derbend ¹, dans le pays des Aghouans (la plaine du bas Araxe, dans le Transcaucase), pour arriver dans l'Arménie et la Géorgie. » Ce détachement mongol était évidemment envoyé en mission de remonté, car, dit Guiragos, « ils ne faisaient aucun cas des riches vêtements, et autres objets précieux, si ce n'est des chevaux. Ils parvinrent rapidement jusqu'à Tiflis, puis retournèrent dans la contrée des Aghouans... Le roi de Géorgie Lacha et le général en chef Ivané, ayant réuni leurs troupes, se portèrent dans la plaine de Khounan, où campait un corps ennemi... ils (les Mongols) fondirent par derrière sur les Géorgiens et les taillèrent en pièces... ils franchirent la chaîne du Caucase par des endroits impraticables, comblant les précipices en y jetant des pièces de bois, des pierres... Leur chef se nommait *Sabada Behadour*. » Les Magyars le nommaient Szabadaï, Szabady; *Behadour* est le mot mongol *Baghator*, « le vaillant héros »; c'est Souboutaï. Lui et Djébé étaient très pressés; il fallait arriver vite en pays turc, de l'autre côté du Caucase, chez les Kiptchak, pour compléter le circuit, établir, au nord de la Caspienne, la communication avec la Chine, qu'ils venaient, si lestement, d'ouvrir par le sud. D'ailleurs, ils avaient de bons guides; ils les avaient pris en Chirvan, après avoir échelé la grosse ville de Chamakhi, capitale du roi Rachid, qui s'était enfui, éperdu, dans son inaccessible château de Derbend, et ils en avaient pendu quelques-uns, pour faire comprendre aux autres qu'il ne s'agissait pas de plaisanter dans le service. D'ailleurs, ils avaient installé des *Daroga*, « préfets », sur leur route, et le populaire de Hamadan, soulevé, ayant poussé l'insolence jusqu'à tuer son préfet, ils avaient lancé un détachement pour exécuter militairement la

1. Il s'agit des défilés au nord de Tebriz, et non de celui du Caucase, au bord de la mer Caspienne. *Der-Bend*, qui signifie, en persan, « dans la passe », est un nom commun qui s'applique à tous les défilés.

ville coupable; murs rasés, population massacrée. Quand le Daroga mongol installait son *Ya-Men*, « bureau », tout seul entre ses deux assesseurs, bureaucrates chinois ou oïgour, on se rappelait Hamadan; on sentait venir les gendarmes mongols, et personne n'osait plus bouger. Guiragos nous donne la vive peinture de cette terreur administrative, et de cette tyrannie paperassière, effroyables pour les gens du moyen âge. Ce n'était pas le désordre mongol qui les terrifiait, c'était l'excès d'ordre. Partout où ces terribles administrateurs ont passé, ils ont laissé leur empreinte dans la langue par trois mots : *Yassak*, « le règlement », *Ya-Men*, « le bureau », *Yam*, « la station de poste où on vise les passeports » ¹. D'abord, c'était le désarmement général. « Quiconque possédait une épée la cachait, de peur que la découverte d'une arme chez lui ne le fit massacrer »; puis, venait la conscription des chevaux et des mulets : « Ils recevaient, par l'ordre de chacun de leurs généraux, son empreinte particulière, avec un fer chaud; quoique ensuite on les leur rachetât, si un autre survenait appartenant à un corps d'armée différent, il les reprenait, et punissait le possesseur comme un voleur »; puis venait la réquisition à outrance, portant sur tout, et sur tous : « Ils me prirent, moi et plusieurs de mes compagnons, pour leur servir de secrétaires, pour écrire ou lire leurs lettres. Le jour, ils nous tenaient auprès d'eux; la nuit, ils nous réunissaient au *Vartabed* (docteur en théologie) sous sa responsabilité »; puis venait le grand fléau de la paperasserie, le cadastre, le recensement : « Ils envoyèrent comme commissaire Arghoun, et un autre chef nommé Khoura Agha, avec beaucoup d'agents qui les accompagnaient. Ils étaient chargés de recenser les nations... ils inscrivaient toutes les personnes, à partir de l'âge de dix ans,

1. En russe, *Yassaoul*, « l'huissier, l'adjudant »; *Yamtchik*, « le postillon », etc. En turc osmanli, *Yassa*, « la consigne », etc.